

JOBIC LE MASSON. Resté à l'écart des projecteurs, le pianiste sort du bois avec "Hill", premier album d'un trio dont le batteur John Betsch et le contrebassiste Peter Giron sont les deux autres piliers.

■ **Jobic Le Masson fait partie de ces musiciens à la personnalité limpide, aussi fluide, généreuse et franche en ville que sur scène.**

L'humilité est une autre de ses qualités, palpable dans ses paroles comme dans son jeu. Il fait également partie de cette espèce devenue rare des musiciens qui jouent, beaucoup, avant de songer sérieusement à enregistrer. Une logique qui va contre le courant actuel, et dont résulte un album reflétant la synergie des musiciens, leurs affinités longuement mûries. « *Caroline Volcovici, des Sept Lézards, a joué un rôle fondamental, explique-t-il. Elle est derrière le trio depuis le début. Elle nous a fait jouer deux à trois fois par mois pendant quatre ans, ce qui est énorme à l'heure actuelle. C'est ainsi que s'est vraiment formé notre son.* » Pour autant, il a fallu contraindre la spontanéité au format du disque, un challenge pour le trio dont l'une des joies consiste à s'exprimer librement, quitte à étirer le temps pour mieux profiter de connivences insoupçonnées. « *Si on veut rester sur un accord pendant trois minutes, on le fait* », résume Jobic Le Masson. Le tout sans concertation préalable, bien entendu.



PHOTO CHRISTIAN DUCASSE

Faire court sans perdre « *cet esprit un peu brut* » du live : pari tenu, et joliment. La preuve par "Hill", le portrait du trio en onze morceaux équilibrés, mais certainement pas calculés. "Hill", c'est-à-dire Andrew? « *Oh, si on ne sait pas qu'il s'agit d'Andrew, c'est très bien!* » Hill, c'est plutôt l'histoire d'un morceau (éponyme) dédié à Andrew, mais peut-être pas celle de tout un disque en somme. Et là commence la confusion. Jobic Le Masson n'est pas à un paradoxe près, et on lui en sait gré. Né en France, il grandit musicalement aux États-Unis où il rejoint Berklee, dans les années 80, pour devenir ingénieur du son. De là il nous revient pianiste : « *Je suis rentré à Paris pour le service militaire. J'avais des emprunts monstrueux à rembourser pour mes études à Berklee. Je me suis mis à faire du piano-bar. Ça payait très bien et comme j'étais nourri et logé par l'armée, j'ai pu rembourser mes dettes. C'est à ce moment-là que je me suis dit qu'il était plus intéressant de faire du piano.* » C'est à ce moment-là aussi qu'il se redécouvre un appétit féroce pour le rock : « *On était un groupe de copains et on jouait très rock, du sérieux, du bien gras, bien lourd. C'est une période très importante, il y a quelque chose de très roots qui est resté dans mon jeu.* » Un come-back rock'n'roll où le jazz rôde, bien sûr. Mais sans doute pas tel qu'on l'entend de ce côté-ci de l'Atlantique. Après ces années à l'école états-unienne, la confrontation avec la scène parisienne ne va pas de soi : « *À l'époque, j'étais persuadé que jouer c'était une question d'énergie et non pas de technicité ou de capacités intellectuelles. Pour moi, l'enjeu était physique avant tout.* » Incompatibilité d'humeur. S'ensuit un long détour par le free, aux côtés de Benjamin Duboc, Benoît Raffin ou Antoine Paganotti. Qui dit musique « barrée » dit petites salles et public parsemé. Qu'importe puisque la formule est bonne. Mais de quoi est donc faite la transition vers le trio Masson-Betsch-Giron? « *Le trio n'est pas un choix esthétique, mais l'évolution d'un sextette devenu trop bruyant pour le voisinage des Sept Lézards!* » C'est aussi l'histoire d'un coup de foudre musical, tout simplement. ■ **Lorraine Soliman**

Actu



"Hill"

Enja/Harmonia Mundi.